

# La Valeur sentimentale des doctrines de l'Action française et de Barrès

En relisant *Les Déracinés*

Pierre-Marie Marty

*L'Étudiant français*, 15 juin 1921

Vers 1880, sept jeunes Lorrains, terminée leur philosophie, se dirigèrent vers Paris.

Ils sentaient en eux des énergies neuves les pousser vers de grandes choses : lesquelles, ils ne savaient pas au juste ni dans quel sens, ni pour quelle raison, et c'est pourquoi ils regardaient vers Paris, de même Sturel regardera vers l'Asie d'Astiné Aravian, « la patrie de ses rêves, la cité de ses trésors », comme vers une région exceptionnelle et mystérieuse, où des fins magnifiques étaient promises à leur action, une grande destinée à leur énergie.

Ç'avait été la conséquence même de leur philosophie de leur faire prendre conscience de leur humanité, de leur état d'individu, et en même temps de leur défendre de sentir qu'ils étaient Lorrains et Français, c'est-à-dire des êtres particulièrement déterminés et qui, comme tels, prenaient leur place dans l'humanité. Une base manquait à leur personnalité : Lorrains, croyaient-ils à la réalité de la Lorraine, leur patrie ? Au fond, ils ne s'y sentaient point associés, et refusaient de reconnaître là un champ d'action digne de leur énergie. Véritablement, ils étaient des forces anarchiques, des forces qui s'étaient détachées du milieu par lequel et pour lequel elles étaient faites, mais tout de même des forces qui se sentaient et qui, pour cette raison, tendaient à la domination, je veux dire à une haute fin. Et voilà tout le sens de leur vie à Paris : chercher une raison d'agir, une cause qui développe leur personnalité à son maximum de puissance.

Sans doute cette raison, nous le voyons déjà, les engagea selon leur tempérament dans des voies très différentes ; pour Sturel, la voie héroïque et sentimentale ; pour Røemerspacher, la voie scientifique et intellectuelle ; mais ce qui est intéressant de déterminer, c'est la nature même de cette raison, de cette cause. Près du tombeau de Napoléon, ils se sont groupés pour méditer et nous voyons que s'ils entendent bien ne s'intéresser qu'à l'individu, ils comprennent aussi bien qu'ils ne tireront cette raison, cette cause, que d'une réalité qui les domine, d'une réalité supérieure à leur individu.

Le livre de conclut pas, dans le groupe des sept plus déracinés, plus désorientés semble-t-il, que jamais, déjà un déchet de deux c'est beaucoup trop, dit Barrès.

Nous avons aimé ce livre : ce réalisme et cette poésie, cette analyse si lucide et si nuancée parmi l'émotion la plus intense et l'action la plus frénétique. Mais ce qui par dessus tout nous émouvait, c'était de reconnaître comprise, même exaltée, cette ardeur, cette inquiétude et puis cette gaucherie, tous ces frémissements de notre vingtième année. C'était de nous retrouver nous-mêmes. Par là déjà, l'œuvre est universelle, humaine, et telle qu'il ne peut être de jeune homme vraiment jeune qui, l'ayant lue, se puisse défendre de l'aimer.

On peut connaître, tout de même, que depuis 1880 le milieu intellectuel sinon le milieu social, n'est plus tout à fait le même. Certes nous avons vu, comme nous étions encore au lycée, ce professeur nous enseigner dans les principes kantien le criticisme en métaphysique et l'individualisme en morale. Mais il est, depuis dix ou quinze ans, un fait nouveau qui, pour les « déracinés » n'existait qu'à peine : l'inquiétude nationale, le goût de l'action et la curiosité politique ; dans les facultés et les lycées toute une orientation nouvelle que principalement l'Action française aura déterminée, et de qui les jeunes hommes sincères qui, vers leur vingtième année, ont ouvert *l'Enquête sur la monarchie* et *La Politique religieuse*, garderont une marque profonde.

Je n'aurai garde à ce sujet d'oublier Barrès ni de dissimuler son influence derrière celle de l'Action française. Ces deux influences sont considérables ; elles sont toutes différentes aussi, non point parallèles, mais plutôt convergentes, ou bien complémentaires ; nous allons les caractériser l'une et l'autre.

D'abord, l'Action française nous mettait en présence de la réalité, de toutes cette réalité qui est la France et ces faits, ces simples faits, mais ordonnés, mais disposés suivant leur valeur, développaient une singulière puissance d'émotion ; la misère du pays, nous le sentions, était notre misère ; sa joie, notre joie ; profondément, notre vie s'intéressait à la vie nationale ; le patriotisme, ce sentiment national que l'on avait anémié, que les révolutionnaires avaient si souvent égaré vers un idéalisme douteux, l'Action française le ramenait à son cadre, à son milieu, à la réalité nationale, et, par le même coup, lui rendait sa vigueur et sa santé.

Mais l'Action française ne devait pas s'arrêter là ; d'ailleurs, des écrivains autres que ceux de l'Action française s'étaient émus de certains signes de décadence depuis longtemps ; quelques-uns même s'étaient efforcés de comprendre, mais très peu avaient conclu.

D'autre part, si quelque mouvement, quelque révolte, quelque réaction du sentiment national s'étaient manifestés, la « fièvre française » était très vite retombée, et le mouvement n'avait abouti à rien. Tel fut particulièrement le sort du boulangisme. Il n'y avait pas de doctrine ; ceci prouvait qu'il fallait en établir une, et ce fut l'Action française qui s'y employa : elle se plaça au sein même de cette réalité, elle l'analysa, elle en détermina les éléments, les conditions, les nécessités, et pour finir, elle dut conclure à la monarchie.

Elle avait établi une doctrine : aux passions, aux velléités, aux élans de la sensibilité nationale, elle avait donné, pour s'épanouir et durer, un rythme, une fin. La solution monarchique était là, comme un point lumineux et brillant, vers quoi se tendent les énergies ; elle ouvrait à l'inquiétude nationale une issue magnifique vers l'action et lui permettait de se changer en volonté de triompher : il ne pouvait y avoir nulle hésitation.

Et pourtant il s'en faut que tous les nationalistes aient suivi l'Action française : il y avait à vaincre des préjugés, des répugnances, des timidités, qui firent d'une adhésion à l'Action française une véritable épreuve, mais du moins la troupe de ceux qui en triomphèrent gagna en cohésion ce qu'elle perdait en nombre. Et particulièrement chacun trouva sa passion nationale fortifiée et exaltée de cette victoire qu'il avait remporté sur sa lâcheté.

Aussi lorsqu'on connaît, lorsqu'on comprend cette influence profonde de la doctrine de l'Action française sur le sentiment nationaliste, on ne peut s'empêcher de sourire des gens qui, précisément, lui reprochent d'être toute théorique, toute sèche, et de ne pas s'intéresser à nos besoins sentimentaux. On finit par les trouver bien superficiels, voire stupides.

Ces hommes vont la main sur le cœur, avec, à la bouche et sous leur plume, le même pathos sentimental, et s'imaginent qu'avec quelques mots sonores et bien choisis, ils remuent des sentiments et tournent des volontés. S'ils ont du talent, cela leur vaudra quelque succès de tribune, mais leur action s'arrêtera à cela : un petit frisson à fleur de peau qu'ils communiqueront à leurs auditeurs qui n'y penseront plus dès qu'ils auront cessé de parler. Tant il est vrai que le vrai lyrisme n'est point seulement de vains mots et de vague musique, mais qu'il a sa source dans la réalité.

Je me souviens ainsi d'avoir lu dans *L'Action française* certains articles tout simples, tout nets, mais d'une qualité d'émotion incomparable. Pas de déclamation, partant pas d'appel au cœur ; pour éveiller en nous les mêmes sentiments qui le transportaient, l'écrivain nous mettait simplement en présence des réalités qui les avaient éveillés en lui, et auxquels nous étions pareillement attachés ; il nous présentait ces réalités toutes crues, mais comprises, analysées, éclairées, et combien saisissantes, puis il concluait. Sous sa dialectique pressée, impérieuse, la passion qui l'animait appelait la nôtre comme un écho. Et lorsqu'au comble de l'exaltation nous arrivions à la conclusion, nous ne savions pas de quoi nous émerveiller le mieux, ou de ce que l'article venait de nous faire comprendre, sentir et vouloir, ou de l'émotion, de la joie, de la jouissance esthétique que venait de nous donner le lyrisme de cet article qui, sous sa forme particulière, était un véritable poème.

Cet article est un résumé, un symbole : retremper le sentiment national dans son milieu, puis, par l'analyse, par la discipline de l'intelligence, le conduire vers sa fin et déterminer notre action, du point de vue du sentiment national, le seul d'ailleurs auquel je me place en ce moment, ce fut le grande et belle œuvre de l'Action française.

Revenant à Maurice Barrès, nous trouvons la sienne toute différente, en même temps que convergente, comme je l'ai déjà dit ; peut-être, il est vrai, d'une portée plus restreinte, mais combien passionnante aussi. Avec l'Action française, nous avons pris conscience de

notre sentiment national dans son aboutissement, dans son but ; avec Maurice Barrès, nous en prendrons conscience dans son origine, dans sa cause. Reconnaissons-nous humblement comme dépendants du milieu dont nous sommes sortis et rattachés encore par toute notre sensibilité à notre terre et à nos morts : pénétrons l'origine du sentiment qui nous anime, remontons aux sources même de notre moi, et nous connaissons que la condition de sa liberté et de son expansion normale, c'est le milieu par lequel et pour lequel il a été formé : sa terre, sa patrie. Voilà ce qu'enseignait Maurice Barrès ; il ne se préoccupait point d'étudier la patrie, la société, en elle-même objectivement. Il l'étudiait plutôt en lui-même, par rapport à son moi dans ce qu'elle a laissé à son moi : et il discernait les raisons profondes du sentiment français ; il analysait, il expliquait, il justifiait la passion nationale, et en même temps il trouvait de magnifiques accents pour l'exalter.

Voici donc en quel sens s'exerça l'influence de Maurice Barrès ; elle est profonde, mais en même temps, je crois, assez restreinte, car malgré tout elle reste individuelle. L'enthousiasme de Barrès éveillait d'autres enthousiasmes, mais ne les groupait point pour l'action. Il eût fallu, pour cela, leur fournir un but, et si son œuvre apprenait aux Français à se connaître comme tels, elle ne leur avait proposé aucun but bien défini. Un but, une doctrine, c'est au contraire cela que l'Action française nous avait donné ; puis, pour l'atteindre par le travail et par la lutte, elle nous avait groupés, elle nous avait organisés autour de ses maîtres. Dans ce groupe, elle nous contraignait à l'effort, même au sacrifice ; elle exaltait notre énergie dans la lutte et le succès. Elle disciplinait notre passion nationale et la multipliait d'autant. Par son intermédiaire, la cause nationale devenait pour nous vivante ; elle nous était cause de joie et de peine. C'est par elle d'abord que, passionnément, nous avons vécu la vie nationale. Comme Diogène prouvait en marchant la réalité du mouvement nous constatons en nous-mêmes, nous éprouvons la valeur et la puissance du sentiment national en le subissant ; pour employer un mot du vocabulaire pragmatiste, nous expérimentions ce sentiment.

Maintenant vous souvient-il de ces jeunes gens qui méditaient il y a quarante ans près du tombeau de Napoléon, c'est en pensant à eux que je fis ces réflexions, et ce qui les préoccupait n'a pas cessé de m'intéresser : « Trouver un but à son âme, disait Sturel, lui fournir un idéal où elle relie tous ses désirs et qui leur donne du ressort. . . » Cette

cause qui ordonne, dirige et multiplie notre passion, cette raison d'agir et de penser, n'est-ce point précisément ce que nous allait offrir le nationalisme : ce nationalisme parfaitement conscient, intégral, auquel ont collaboré, de part et d'autre, l'Action française et Maurice Barrès ?

J'ai voulu montrer la valeur sentimentale de ces doctrines, y ai-je réussi je ne sais, mais que les jeunes hommes de nos générations, si proches de ceux de 1880 : les Déracinés, aient trouvé en elle le moyen de reprendre racine parmi les réalités nationales, un milieu d'expansion vitale, n'est-ce point un nouveau chapitre du *Roman de l'énergie nationale* ?